

d'une manière extravagante. Il nous en coûte vraiment d'adresser des reproches à la classe de nos cultivateurs ; elle a tant de belles et bonnes qualités, de fortes vertus qui nous la font préférer à toutes les autres, que nous voudrions lui adresser que des éloges sans mélange. Mais notre conscience nous reprocherait de ne pas rendre à chacun suivant ses œuvres. Nous disons à cette partie si respectable de nos concitoyens : aujourd'hui votre art languit, vos champs se montrent ingrats et avares à votre égard, vos semences se refusent à un rendement considérable, des accidents nombreux visitent vos moissons, lorsqu'elles ont l'apparence la plus rassurante. A quoi attribuer tout cela, quand on a fait la part du peu d'importance que vous mettez à améliorer vos terres ? Nous ne craignons pas de dire que tout cela n'arrive que parce que vous forcez Dieu de mesurer ses dons, en mesurant avec trop de soin ce que vous lui offrez. Donnez avec libéralité, comme le juste Abel, offrez ce que vous avez de plus précieux ; et vous verrez que vos épis seront plus gros, plus longs, mieux nourris, que votre récolte sera plus abondante, au point de vous faire gagner cent pour un. Si tous les cultivateurs nous consultaient sur le moyen de sortir de l'état de gêne où se trouve un bon nombre d'entre eux ; voici ce que nous leur répondrions avec l'assurance de nullement nous tromper : D'abord, faites un saint usage de tout ce que vous recevez de la main de Dieu ; retranchez toute dépense superflue, rendez à vos champs ce que vous leur enlevez tous les ans, en leur